

En effeuillant la marguerite

Josée Brassard, *Champ de mines*, Chicoutimi, Félix, 1998, 64 p.

Daniel Dargis, *Hiver noir*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 66 p.

Rotert Giroux, *En mouvement*, Montréal, Triptyque, 1998, 64 p.

Hugues Corriveau

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1999). Compte rendu de [En effeuillant la marguerite / Josée Brassard, *Champ de mines*, Chicoutimi, Félix, 1998, 64 p. / Daniel Dargis, *Hiver noir*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 66 p. / Rotert Giroux, *En mouvement*, Montréal, Triptyque, 1998, 64 p.] *Lettres québécoises*, (93), 41–41.

Josée Brassard, *Champ de mines*, Chicoutimi, Félix, 1998, 64 p., 15 \$.
 Daniel Dargis, *Hiver noir*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 66 p., 10 \$.
 Robert Giroux, *En mouvement*, Montréal, Triptyque, 1998, 64 p., 14 \$.

En effeuillant la marguerite

Des marguerites en hiver, ou comment conserver le mouvement qui entraîne vers la vie.



POÉSIE
 Hugues Corriveau

EN UNE MISE EN PAGES QUI ÉTOURDIT LA POÉSIE — si tant est qu'il y en ait —, les Éditions Félix viennent de faire paraître d'une jeune auteure *Champ de mines*. Comment un éditeur peut-il décider, avec une telle volonté appliquée, de tuer les textes, de les noyer sous tellement de tapons, de variations, de décorations qu'il n'en reste qu'une pâte mièvre de petit cahier scolaire ? Ici on change le caractère, là on imprime blanc sur noir, et, plus loin, on glisse sous le texte tel paysage de forêt, telles petites marguerites, telle poussière de fleuve. Hélas ! Tout cela ne réussit pas à masquer une indigence si profonde des textes eux-mêmes qu'on en reste pantois, qu'on se surprend à penser que l'éditeur, peut-être, voulait réellement les cacher.

Fleurs minées

Allons, lisons : « Tout chute, *chut...* » (p. 13) ; « le corps excite, exit » (p. 9) — en voulez-vous, en voilà ! Quand il n'est pas question d'« oraison fluïdique », d'« assuétude » et de « turquins horizons », on nous parle de « fuite en avant papillonnante », on nous susurre de « belles beautés » : « *Par-delà monts et mers / belle zibeline / une passion mensongère / douce comme une pluie fine* » (« Ensablée », p. 20). »

Et ça *rimémette* en plus ! Tout ça tente d'être à la fois gentillet et révolté, certains textes traitant aussi de guerre, de désarroi et de torture. Mais cette œuvrette est si appliquée, si peu inventive qu'on se dit, à part soi, qu'il y a des éditeurs, ou des coopératives d'édition, ou des éditions à compte d'auteur qui se donnent des noms, mais qui ne font pas le premier travail requis, à savoir une lecture exigeante et des conseils de lecture. Passons.

Hiver noir

Mais oui, image antithétique que ce titre, usée à la corde, finie, déprimant cliché ! Mais laissons cela ; l'hiver, c'est aussi la saleté, même en poésie. Daniel Dargis écrit une œuvre toujours très propre que j'aimerais aimer. Mais il y a chez Dargis un certain respect de la poésie qui garde souvent ses textes en deçà de leur possibilité, tenus captifs sous les décorations conventionnelles. Une certaine naïveté bon enfant se dégage de ces textes qui semblent obstinément refuser la prétention : « un mot dans ma poche / je le déballe / je le déplie / je l'étire / il rit. » (p. 51) Mais à force de simplicité ne risque-t-on pas le simplisme ? Un seul exemple suffira : pourquoi garder pour publication ce que le moindre étudiant en création littéraire dans un cégep aurait pu écrire ?

« *Au-delà de la mer et des étoiles / la liberté carbure sur l'autoroute informatique / selon le taux hypothécaire des sentiments / et la cote de crédit préférentiel du chacun-pour-soi* » (« Désarroi III. », p. 16). »

Mais à côté de cela (qui est assez consternant, convenons-en !) résistent certains éclats qui valent le détour, qui expliquent pourquoi cette œuvre perdure : « c'est la nuit charbonneuse et carcérale / c'est la nuit des siècles ravageurs / c'est la nuit putride d'absences aux flancs. » (p. 11) Que cette nuit-là ne se prolonge-t-elle pas tout du long ? Mais si, mais si, parfois elle perdure : « c'était là-bas quelque part dans l'informe de l'eau / quelque part où le ciel frappe sa coquille [...] / j'invente en silence des ravisseurs de nuit / je creuse l'air pour y puiser des ailes. » (p. 44) Et à nous aussi, ces moments de haute poésie nous rendent la grâce d'aimer encore profondément ces cassures de textes, silex vifs. Avec le poète, il faut « partir / au loin du tango noir » (p. 48), retrouver cette femme si belle du quatrième poème de « La route » (p. 42), ou rencontrer ces « cadavres de mots amoncelés sur les dalles » du beau texte « Hospice » (p. 21-22). Cet *Hiver noir* recèle ainsi des moments de grâce qui se méritent.

Bouge un peu

De la même qualité sans doute est le peu de prétention de Robert Giroux qui, de temps à autre, publie son recueil lentement venu. Chez Giroux, c'est aussi cette façon de ne pas y toucher, de ne pas appuyer qui s'appelle poésie. On a souvent l'impression qu'il voudrait n'être pas poète... et puis, au détour d'une page, des images formidables, par exemple dans cette surprenante figure surréalisante : « l'ogre glouton aux avirons d'olives vertes avalées » (« Le soir tombe », p. 33). Combien a-t-il raison, Giroux, d'écrire « le pire dans l'écriture est la poursuite du pire » (*idem*) ! Quelle sagesse, en effet, que d'aucuns auraient raison de méditer. Tout ne m'emballer pas dans ce recueil, mais rien ne tient du « pire » justement, ce qui est en train tranquillement de devenir un critère de qualité. Bref, c'est surtout dans sa dernière suite, « La libido blague », que Giroux m'a semblé atteindre sa voix, sinon ce qui aurait pu être le projet entier d'un recueil, parce que là l'humour noir, sinon le cynisme de l'auteur trouve à jouir de la langue en une sorte d'équilibre heureux entre le ton léger et la profondeur du sens : « Ce trou stérile / cette si longue histoire de langue / nous rêverons tous ensemble / réunis comme en un grand livre de papier buvard. » (p. 53) Beau livre donc, même si le poète se demande quelque part, en rêvant sans doute à un légume subliminal : « [O]ù cours-je enfin ? » (p. 14).

